Revue européenne des migrations internationales

vol. 27 - n°1 | 2011

La construction de l'altérité dans l'espace noir atlantique : Etats-Unis - France - Caraïbes - Amérique latine

Racisme, métissage et population d'origine africaine au Mexique : une perspective historique

Racism, "Racial" Mixing and People of African Descent in Mexico: a Historical Perspective

Racismo, mestizaje y población de origen africano en México: una perspectiva histórica

María Elisa Velázquez

Traducteur : Odile Hoffmann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/5382>

DOI : 10.4000/remi.5382

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 129-145

ISBN : 979-10-90426-00-9

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

María Elisa Velázquez, « Racisme, métissage et population d'origine africaine au Mexique : une perspective historique », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 27 - n°1 | 2011, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 14 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/5382> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.5382>

Racisme, métissage et population d'origine africaine au Mexique : une perspective historique

.....

María Elisa VELÁZQUEZ¹

INTRODUCTION

Il est fréquent d'entendre qu'au Mexique il n'existe pas de racisme ni de discrimination. Une autre opinion très répandue, y compris parmi les historiens et anthropologues, soutient que le racisme est arrivé avec la Conquête espagnole, jugement qui a même déclenché une polémique récente entre les spécialistes². L'idée généralisée selon laquelle nous sommes une nation métisse, caractérisée par la « diversité ethnique » et culturelle, formée par des Espagnols et des indigènes (Indiens), chaque groupe étant perçu comme porteur d'une culture homogène, occupe la plupart des discours politiques. C'est aussi une perception enracinée « chez les Mexicains », dans la culture populaire.

Ces dernières années, plusieurs études, enquêtes et certains événements politiques ont mis sur le devant de la scène les questions du racisme et des discriminations, sans pour autant faire référence à la situation des « afrodescendants », « *morenos* » ou « noirs ». Pourtant les déclarations du président de la République Vicente Fox, en 2005, selon lesquelles les Mexicains faisaient aux États-Unis les travaux que « les noirs ne voulaient [pas] faire », la mise en circulation au Mexique d'un timbre postal à l'image d'un personnage de noir caricatural, Memín Pinguín, et les commentaires qui s'ensuivirent, ainsi que les conditions que vivent quotidiennement les afrodescendants, révèlent le racisme « voilé » que l'on connaît au Mexique, dont on parle peu, mais dont beaucoup

1 Institut National d'Anthropologie et Histoire, Projet International AFRODESC, Vice-présidente du Comité Scientifique la Route de l'Esclave, l'UNESCO, Février 2010 ; mavelaz@prodigy.net.mx
L'article a été traduit de l'espagnol au français par Odile Hoffmann, relecture de Christian Poiret.

2 Pat Carroll, El debate académico entre el significado de raza, *Congreso Internacional: Diáspora, nación y diferencia. Poblaciones de origen africano en México y Centroamérica*, Puerto de Veracruz, México, INAH, CEMCA, IRD, UNAM, junio 2008.

souffrent³.

Une anecdote récente montre l'actualité de cette question : face au séisme d'Haïti et aux problèmes que ce pays a connus en février 2010, les Mexicains se sont joints à l'élan de solidarité comme beaucoup d'autres pays dans le monde. Dans le même temps, cependant, un député, également présentateur de radio dans l'État de Chiapas, a fait des commentaires insultants qui se moquaient de la couleur de peau des Haïtiens. Cet événement a provoqué un débat houleux au Mexique sur la discrimination, le racisme et surtout l'ignorance de la contribution des Africains et de leurs descendants à l'histoire du Mexique.

À cet égard, le présent article a pour but d'explorer, dans une perspective historique, la problématique du racisme et de l'invisibilité des afrodescendants au Mexique. La période coloniale de la vice-royauté nous semble cruciale, en tant qu'époque d'intenses échanges culturels, de diffusion des idées des *Lumières européennes* du XVIII^e siècle avec leurs répercussions sur la valorisation des différentes cultures. La « race » apparaît à cette époque comme une catégorie à part, porteuse de nouvelles significations qui s'affirmeront au XIX^e siècle avec la construction des États-Nations.

Dans une première partie, j'explorerai les possibilités de mobilité sociale et de métissage des Africains et leurs descendants, en les référant à leur statut socio-économique d'une part, et aux catégories de description dont ils faisaient l'objet, d'autre part. Enfin, je m'intéresserai plus directement aux conditions d'émergence du racisme scientifique au sein des élites mexicaines, et à son influence sur la construction de l'idée de Nation.

LA SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE ESPAGNE, MOBILITÉ SOCIALE ET MÉTISSAGE

En 1634, Vicente Saucedo, Africain libre, d'origine wolof, laisse dans son testament plusieurs biens à sa fille esclave, Magdalena. Dans ce document, il affirme ne pas avoir d'héritiers obligés (*forzosos*) « ascendants ou descendants » et ne pas avoir connu de parents pour « être parti de sa nation il y a de nombreuses années »⁴. Il faut souligner que les biens du wolof Saucedo comprenaient plusieurs maisons dans le quartier de San Antonio à Mexico, une somme suffisante pour payer son enterrement dans une église principale et laisser en héritage de l'argent à plusieurs Africains, également wolof et certains d'entre eux esclaves. Il possédait également un jeune esclave mulâtre et, apparemment, une esclave noire nommée Bartola avec ses deux filles. À la même époque, en 1631,

3 Il n'existe pas d'études sur les pratiques racistes exercées à l'encontre des afrodescendants au Mexique. Cependant nous disposons de quelques éléments. Dans une enquête réalisée par le programme Zona Abierta de la revue Nexos en 2001, on demandait aux enquêtés s'ils considéraient que les Mexicains étaient racistes. La grande majorité répondit que non. Cependant, 26 % des interviewés déclaraient qu'ils n'accepteraient pas de vivre « avec un noir » chez lui ou dans sa famille. Programa Zona Abierta, Febrero, 2001, Televisa, México.

4 AGN, Bienes Nacionales, vol. 783, exp. 1, s/f.

Catalina de la Cruz, mulâtre libre, elle aussi de la capitale de la Nouvelle Espagne, vendit une esclave noire de sa propriété appelée Isabel, « de terre Angola », âgée de vingt ans, à Diego Torres Velázquez, pour la somme non négligeable de 400 pesos d'or commun⁵. De même, nous savons qu'à la fin du XVIIe siècle, le célèbre peintre mulâtre Juan Correa a vendu une esclave noire qui était à son service.

Comment certains Africains ont-ils obtenu « si tôt » la liberté en Nouvelle Espagne, incluant la possession de biens, et même d'esclaves ? Quelles circonstances économiques, sociales et politiques ont rendu possible cette mobilité ascendante ? Les exemples du wolof Vicente Saucedo, de la mulâtresse Catalina ou du peintre Juan Correa, n'ont certes pas été très fréquents, mais n'ont pas été non plus des cas isolés. Leurs expériences révèlent des possibilités de mobilité économique et sociale que beaucoup d'Africains et d'afrodescendants ont connues dans les premiers temps de la Nouvelle Espagne.

Les premiers Africains arrivés au Mexique accompagnaient les armées de la Conquête. Beaucoup d'entre eux étaient « métis » : ils étaient familiarisés avec l'héritage castillan et avaient été christianisés ; plusieurs d'entre eux avaient obtenu la liberté, et même certains privilèges, comme des « charges » ou des propriétés, en retour des services rendus à la Couronne (Velázquez, 1998). Mais ces cas ne sauraient faire oublier le trafic intense d'esclaves africains qui commença quelques années après la Conquête, pour répondre à la demande de main-d'œuvre provoquée par la chute démographique de la population indigène.

Avec la Conquête, les indigènes ont été considérés comme vassaux de la Couronne tandis que les Africains étaient maintenus au bas de la pyramide sociale, en tant qu'esclaves. Toutefois, des études récentes révèlent qu'ils ont souvent obtenu de meilleures conditions de vie que les indigènes. Ceci ne veut pas dire que la Nouvelle Espagne offrait des conditions économiques et sociales idéales, bien au contraire ; les inégalités et l'injustice sociale y étaient généralisées. Toutefois, certaines opportunités de mobilité sociale et d'échange de biens et de services ont pu être saisies par des Africains, sans que la couleur de leur peau constitue un stigmate insurmontable. C'est pourquoi il est important de souligner que les « Africains et afrodescendants » n'ont jamais été un groupe homogène ni n'ont œuvré de façon unifiée. Il a certes bien existé des confréries et des groupes de solidarité ou d'appui au sein de la population d'origine africaine, mais il n'y a aucun témoignage d'une identification fondée uniquement sur l'origine culturelle ou sur les caractéristiques phénotypiques « noires » des afrodescendants.

Je voudrais souligner la capacité d'agir et de réagir des individus, avec ou contre les catégorisations dont ils faisaient l'objet sur le plan administratif ou juridique. Rappelons tout d'abord que, bien qu'il ait existé des lois multiples et répétées et des décrets pour réguler la vie sociale et économique de la Nouvelle Espagne, la véritable norme qui régissait la vie quotidienne sous la vice-royauté tenait en quelques mots : *acátese pero no se cumpla* (la loi se respecte sans pour autant s'appliquer). Les premières initiatives réglementaires qui visaient à diviser les populations entre républiques d'Indiens et Espagnols, ont vite tourné à l'échec. Malgré les tentatives récurrentes de diviser et classer

5 AGN, Gabriel López Ahedo, not. 336, vol. 2225, ff. 86-87.

les populations dans les registres de baptême, de mariages ou de décès entre les Espagnols et les « castes », c'est-à-dire de différencier les « Indiens » des « castes » et des « gens de raison », les échanges et les relations sociales et culturelles hors de l'ordre légal ont déterminé les nouvelles dynamiques sociales auxquelles l'historienne Pilar Gonzalbo s'est référée comme « un nouvel ordre familial », singulier, hétérogène, différent de l'ordre familial européen (Gonzalbo, 2000).

La *Recopilación de las Leyes de Indias* de 1681, qui rassemble les normes en cours depuis le XVe siècle⁶, recommande par exemple le mariage entre les esclaves, mais n'interdit pas l'union avec d'autres groupes (de même que l'Église Catholique ne l'a jamais prohibée non plus). Au-delà des cadres légaux qui régissent les mariages, les unions hors mariage ont atteint des proportions importantes en Nouvelle Espagne. On estime ainsi que pendant la période coloniale au Mexique, plus de 50 % des enfants sont nés hors mariage, ce qui contribue à expliquer les échanges culturels et le métissage⁷. Les archives judiciaires de l'époque de la vice-royauté, en particulier celles des XVIe et XVIIe siècles, montrent la possibilité réelle qu'avaient des esclaves, hommes et femmes, de dénoncer ou de porter plainte contre des maîtres les obligeant à se marier ou ne respectant pas les règles du mariage édictées par l'Église catholique, comme par exemple la cohabitation des époux au moins une fois par semaine.

Le métissage et la formation de couples et de familles « mixtes » s'expliquent aussi par l'intérêt que représentaient pour les esclaves africains le fait d'être unis ou d'avoir des enfants avec une femme libre, en général des indiennes, puisque l'esclavage était transmis en ligne maternelle. De leur côté, il arrivait aux femmes d'origine africaine de s'unir à des hommes libres, jouissant généralement de meilleures conditions économiques et sociales, et de concevoir avec eux des enfants « métis », « créoles » ou « espagnols » qui héritaient du statut social et économique de leur père. Les documents d'archives montrent ainsi que les enfants de femmes africaines, esclaves ou libres, pouvaient améliorer leurs conditions de vie, soit parce que leur père espagnol ou « créole » – nés au Mexique – leur concédait la liberté, soit du fait des opportunités économiques auxquelles ils pouvaient avoir accès. Un exemple illustre est celui de Juan Correa, fameux peintre mulâtre de la fin du XVIIe siècle, fils d'une Africaine et d'un créole chirurgien-barbier, né alors que l'Inquisition était encore active. Juan Correa a atteint une position sociale élevée en tant que peintre, certainement grâce à son père qui jouissait alors d'un statut reconnu dans la société de la Nouvelle Espagne de la ville de Mexico⁸.

Plus généralement, même s'il existait certains critères pour déterminer des « catégories sociales » ou des « qualités », celles-ci dépendaient largement des circonstances : des critères régionaux ; de l'avis du prêtre de chaque paroisse qui tenait à jour les registres de baptême, mariage et décès ; des opinions de la société locale, de la famille ou même de chaque individu. Ainsi, une même personne pouvait-elle se déclarer indienne dans un procès de l'Inquisition et échapper ainsi au jugement, ou mulâtre si cela pouvait lui être

6 *Recopilación de las Leyes de Indias* (1681), Madrid, 2 vols., ed. Facs. Consejo de la Hispanidad/Grafizas Ultra, 1943.

7 *Ibid.*, p. 293 et p. 297.

8 Pour plus de précisions, voir Velázquez (1998).

bénéfique dans un conflit foncier. De nombreux exemples en témoignent, comme celui de José Maria Morelos, héros du mouvement d'insurrection indépendantiste de 1810, qui apparaît comme Espagnol et fils d'Espagnol sur son acte de naissance alors que les chroniques de l'époque le décrivent comme mulâtre. Notons toutefois que cette porosité des frontières raciales avait ses limites. Si ces modes de coexistence ont été fréquents dans les villes, les différences sociales restaient beaucoup plus marquées – et imposées – dans les haciendas et les villages.

La mobilité économique et sociale des Africains et de leurs descendants à l'époque de la vice-royauté a été rendue possible par leur accès à certaines occupations rémunératrices. Les recherches ont montré que, dans les villes, les Africains et leurs descendants ont pu adhérer aux corporations et occuper des activités comme tailleurs, forgerons, bourreliers, travailleurs de la construction, et parfois même être membres de corporations prestigieuses comme celle des peintres, même si cela allait à l'encontre des ordonnances régissant ces mêmes corporations. Un cas connu est celui déjà cité de Juan Correa, choisi pour peindre les parois de la sacristie de la cathédrale de la Ville de Mexico à la fin du XVII^e siècle. Les esclaves et leurs descendants libres pouvaient aussi être muletiers, office stratégique à l'époque, non seulement pour son importance économique dans le transport de marchandises, mais aussi pour la possibilité qu'il offrait de voyager dans toutes les régions et d'en connaître ainsi les habitants et les groupes sociaux. À titre d'exemple, un des chemins parcourus par les muletiers mulâtres, parmi les plus importants, fut celui qui reliait Veracruz au port d'Acapulco par lequel transitaient les marchandises circulant de l'Europe au Mexique et vers l'Asie. Dans les principales villes de la Nouvelle Espagne, les Africains et leurs descendants, y compris les esclaves, ont su saisir les opportunités de se consacrer au commerce ou d'exercer une activité rétribuée. On peut entre autres citer le cas d'un « *pardo* » (mulâtre) nommé Mateo de Aguilar, originaire de Real y Minas de Taxco, occupant la charge de courtier en bijoux d'or et d'argent, et détenteur d'une immense fortune (Velázquez, 1998 : 26).

Pour comprendre ces possibilités de mobilité sociale et économique des Africains dans la période coloniale allant du XVI^e à la première moitié du XVIII^e siècle, il convient de les replacer dans le cadre d'une analyse des modalités de catégorisation sociale usitées à l'époque.

« NATION », « CASTE », « RACE » ET « QUALITÉ »

Le vocable « Nation » a été utilisé en référence à l'origine culturelle, comme l'indiquent les dictionnaires de la période, ou encore au « lieu de naissance », des résidents (« *habitadores* ») d'une province⁹. On peut ainsi trouver dans beaucoup de sources documentaires des références aux esclaves comme étant « de nation Congo » ou « de nation Angola ».

⁹ *Diccionario de Cobarrubias* (1610), *Tesoro de la Lengua Castellana o Española*, Madrid, Ediciones Turner (facsimilar) et *Diccionario de Autoridades* (1737), Real Academia Española, Facsimilar.

Pour sa part, le terme « caste » a été étroitement associé à l'idée de métissage. La « caste » a été une dénomination fréquemment utilisée pour parler des diverses populations de la Nouvelle Espagne, essentiellement celles des mulâtres et groupes associés (« *mulatos, morenos o pardos, mestizos, lobos, coyotes o zambos* »), les dénominations changeant selon la région. Il est intéressant de relever que, dans le Dictionnaire *Cobarrubias* de 1610, le mot « caste » fait allusion à une « lignée noble et pure », à « celui qui est de bonne lignée et de descendance ». Postérieurement, dans le Dictionnaire de *Autoridades* de 1737, le terme caste signifie « génération et lignée qui vient de parents reconnus », « *hacer casta* », « procréer et avoir des enfants », ce qui rappelle l'objet des célèbres peintures de castes (*Cuadros de castas o de mestizaje*). Rappelons ici que ces images étaient formées toujours sur le même modèle, celui de couples censés représenter tous les « groupes » de la Nouvelle Espagne, et leur descendance : Espagnol et Indien, Noir et Espagnol, etc. Elles étaient très prisées au XVIII^e siècle, en pleine période des *Lumières*. Leur fonction était de montrer les caractéristiques naturelles, sociales et humaines des terres américaines. Elles reproduisaient ainsi, en la renouvelant dans ses formes et sa conception, une vieille tradition datant du XVI^e siècle qui consistait à envoyer au gouvernement central des rapports et des descriptions précises des divers aspects de ses territoires.

Ces tableaux de castes furent en général réalisés à la demande de créoles ou d'Espagnols, presque toujours pour les exporter, comme en témoigne le fait que la plupart sont localisés en Espagne. Les tableaux de caste, ou de métissage, rendent compte d'une classification raciale complexe propre au XVIII^e siècle, mélangeant des termes relatifs à la couleur, la nationalité, le (supposé) « pourcentage de sang » d'une origine ou d'une autre, sans grande relation avec les termes utilisés à l'époque. À titre d'exemple, des catégories comme « *salta pa atrás* » (saut en arrière) ou « *no te entiendo* » (je ne te comprends pas) n'ont jamais été utilisés dans la vie quotidienne et n'apparaissent que dans ces tableaux et dans quelques textes de chroniqueurs. L'historien Roberto Moreno de los Arcos le rappelle :

« Une classification sociale aussi complexe et détaillée n'a jamais existé, ni dans la Loi ni dans la pratique ; de là les divergences entre peintres sur les noms des soi-disant groupes raciaux. Ces tableaux sont un exercice de réflexion taxonomico-anthropologique »¹⁰.

On voit donc que l'utilisation de la catégorie de « caste » en Nouvelle Espagne a été très différente de celle connue dans d'autres cultures, en Inde notamment, où elle correspondait à une séparation stricte et presque absolue entre les différents groupes, en termes juridiques, de travail, de résidence et de parenté.

La catégorie « race » a aussi été utilisée depuis le XVI^e siècle en Nouvelle Espagne, bien que moins fréquemment et avec une signification très différente de celle acquise plus tard, vers le milieu du XVIII^e siècle. Jusqu'alors le terme « race » se référerait

10 « Tan compleja y detallada clasificación social no existió nunca ni en la ley ni en la práctica; de ahí las divergencias entre los distintos pintores sobre los nombres de los presuntos grupos raciales. Estos cuadros son un ejercicio raciocinio taxonómico-anropológico». Roberto Moreno de los Arcos, *La ilustración mexicana*, en María Concepción García Saiz, *Las castas mexicanas. Un género pictórico americano*, Italia, Olivetti, 1989, p. 19.

à la lignée, à l'origine, à la nation. Il est significatif que le dictionnaire du XVII^e siècle ne mentionne pas ce mot, et celui de la première moitié du XVIII^e siècle s'y réfère comme une caste ou une qualité d'origine ou de lignée.

La catégorie « race » acquiert de nouvelles connotations avec les discours à prétention scientifique des XVIII^e et XIX^e siècles, époque à laquelle le terme commence à être fréquemment utilisé. Des auteurs comme Banton (1987) et Mörner (1969) ont insisté sur l'évolution du sens du mot « race » entre les XVe et XVII^e siècles. Selon ce dernier auteur, avant le XVI^e siècle la valorisation différentielle des races humaines était peu notable. Toutefois, en désaccord avec ces thèses, d'autres chercheurs, essentiellement européens et nord-américains, affirment que si le mot « race » avait un sens différent, l'idée de « race » – au sens moderne – était active en Nouvelle Espagne dès le début de la Conquête espagnole. Ils soulignent qu'à partir du dernier quart du XVe siècle, est progressivement instituée en Espagne, la règle de la « pureté de sang » obligeant toute personne aspirant à occuper des « charges d'honneur » à prouver qu'elle n'avait pas d'ascendance juive ou musulmane et qu'elle n'était donc pas convertie ou descendante de convertis au catholicisme. Cette règle marque donc le passage d'un principe de discrimination basé sur une distinction religieuse dans laquelle la conversion est possible, à un principe héréditaire selon lequel il n'y a plus d'assimilation possible par la conversion. Elle vise donc d'abord les minorités constituées au terme de la longue guerre de *Reconquista* et elle est présente dès les origines de la colonisation du nouveau monde. Cette thèse, parfois appelée « école de 1492 », souligne la double origine du racisme moderne : européenne, dans le cours de l'histoire de la constitution des États nationaux, et coloniale, dans l'assujettissement de populations lointaines. Elle présente l'intérêt de ne pas limiter le racisme moderne au racisme de couleur en rappelant que l'idée de « race », si ce n'est le mot, visait d'abord à faire la chasse aux marranes et aux mahométans, réputés se dissimuler derrière un vernis de christianisme.

Cependant, s'il est vrai que l'argument de la « pureté de sang » a souvent été utilisé à l'encontre des mulâtres, il n'en demeure pas moins que certains ont su user de divers procédés pour blanchir ou corriger leurs antécédents, depuis l'ignorance des registres traités par le mépris, jusqu'à la corruption et la correction des registres familiaux en échange de faveurs (Velázquez, 1998 : 18-19). Là encore, la vie de Juan Correa est exemplaire. Son père, au moment de solliciter une charge de « propriété » et un titre de « chirurgien-barbier », s'était vu opposer un refus pour « avoir la couleur des mulâtres ». Cette objection n'a apparemment pas eu de conséquences majeures, puisque le médecin a continué à exercer.

Enfin, la notion de « qualité » qu'ont analysée les historiens de l'époque coloniale paraît être la plus judicieuse pour comprendre la complexité des identifications et des dénominations. Pilar Gonzalbo (2000 : 13-14) et Robert McCaa (1993) ont souligné l'importance d'un ensemble de critères intervenant dans les jeux complexes de distinctions sociales : situation familiale, reconnaissance sociale, position professionnelle ou fonction, prestige personnel, etc. Ils en concluent que le terme de qualité était utilisé à l'époque comme un concept englobant qui prenait en considération les questions de race, d'argent, de profession et de respectabilité individuelle ou familiale. La qualité apparaît dans les registres paroissiaux, les jugements de l'Inquisition, lors des mariages ou dans les testa-

ments, entre autres, de même que chez des chroniqueurs de l'époque coloniale, particulièrement au XVIII^e siècle. Le terme disparaît avec l'indépendance du Mexique et l'interdiction d'utiliser les distinctions de castes et de qualités pour respecter le postulat d'égalité entre les personnes. Paradoxalement, malgré ces dispositions légales, les critères raciaux et économiques ne cesseront de prendre de l'importance au XIX^e siècle, conformément au nouveau modèle de développement de la Nation.

En somme, ces modes de catégorisation variés, labiles et fluctuants, rendent compte des échanges culturels, de la coexistence de communautés domestiques complexes et des processus du métissage à l'œuvre dans la Nouvelle Espagne. Le statut attribué aux personnes, au moins jusque dans la première moitié du XVIII^e siècle, paraît plus lié à leur position économique et à la reconnaissance sociale dont elles bénéficient, qu'à une discrimination ou une ségrégation systématique basée sur la couleur de la peau. L'esclavage était bien évidemment synonyme de condition servile, méprisée et associée à la population africaine ; il n'en constituait pas pour autant, au moins à cette époque, une barrière insurmontable pour la coexistence et l'échange avec d'autres groupes, ainsi que pour accéder à certaines opportunités économiques. Il ne s'agit pas de nier que les distinctions raciales occupaient une place importante dans la société de la Nouvelle Espagne, mais elles étaient beaucoup plus complexes et manipulables que dans d'autres sociétés ou dans les périodes postérieures. En particulier, les traits physiques et les phénotypes ne jouaient de rôle que conjugués à d'autres critères de « reconnaissance » d'une personne, ce qui explique les phénomènes de métissage, d'échanges et de mobilité sociale des Africains et leurs descendants.

LES NOUVELLES IDÉES DU XVIII^e SIÈCLE ET LE DÉVELOPPEMENT D'UN RACISME À PRÉTENTION SCIENTIFIQUE

À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le terme « race » acquiert de nouvelles significations et, avec elles, se développe une nouvelle vision du monde organisée autour de ce principe explicatif, liée dans une large mesure aux mutations du commerce d'esclaves africains et au besoin de nouveaux arguments pour le justifier. C'est à cette époque que se forge une explication se voulant scientifique de la race, fondée sur les différences physiques pour développer un mode d'analyse de l'histoire humaine qui, d'une certaine façon, perdure jusqu'à aujourd'hui. Ce discours se construit sur la différence entre groupes « inférieurs » et « supérieurs » expliquée par des causes physiques en rapport avec le climat, la nature ou l'anthropométrie, entre autres.

Même si les indigènes ont toujours représenté une majorité numérique en Nouvelle Espagne, au milieu du XVIII^e siècle – surtout en ville – la présence d'autres groupes culturels et sociaux est incontestable, surtout des membres des dénommées « castes ». Le Vice-roi, Comte de Revillagigedo, en parlait ainsi, vers 1755 :

« Le plus grand nombre des habitants de ce royaume est composé d'Indiens "réduits", habitant dans des villages, comme le reconnaissent dans les domaines ecclésiastique et du Royaume, les prêtres et les alcaldes mayores ; des noirs, mulâtres, métis et autres castes, dispersés dans les villes, villages et haciendas, et en

moindre nombre de ceux qu'on appelle Espagnols, nom générique et commun à ceux qui viennent de l'Europe et à leurs descendants dans ce pays, que l'on connaît sous le nom de créoles... »¹¹.

Suite aux échanges et au métissage, la société de la Nouvelle Espagne du milieu du XVIII^e siècle était très différente de la société espagnole à la même époque. Non seulement par les formes juridiques et politiques, mais aussi par la composition de la population, comme l'indique en 1770 Francisco Antonio Lorenzana, archevêque du Mexique :

« Dieu a mis deux mondes dans les mains de notre monarque Catholique, et le nouveau ne ressemble à l'ancien, ni par le climat, ni par les coutumes, ni par ses (habitants) "naturels" ; ceux-là ont d'autres lois, un autre Conseil pour gouverner, bien que cherchant toujours à ressembler (à ceux de l'Espagne) : dans la vieille Espagne on ne reconnaît qu'une caste, alors que dans la nouvelle il y en a beaucoup, et très différentes les unes des autres... »¹².

La relative mobilité des groupes dans la hiérarchie sociale, parfois interprétée comme traduisant un « désordre social » et un certain laxisme juridique, ainsi que les prétentions des créoles à plus de pouvoir, furent sévèrement critiquées au moment de l'accession des Bourbons au trône en 1700, et du développement d'une nouvelle politique dont l'objectif était d'affermir le contrôle économique et social du pouvoir royal dans les colonies américaines. Le gouvernement des Bourbons, dont les réformes se généralisèrent et s'appliquèrent à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, créa non seulement de nouvelles normes politiques, économiques et juridiques qui s'opposaient aux monopoles de certains secteurs de la Nouvelle Espagne, comme l'Église et les commerçants, mais il chercha aussi à construire et imposer un nouvel ordre social, dans lequel les distinctions sociales et ethniques acquirent un nouveau sens.

Une des mesures les plus significatives fut l'instauration de règles plus strictes visant à contrôler les mariages entre personnes appartenant à différents groupes sociaux, principalement raciaux. Ainsi, les dispositions contenues dans la *Pragmática Real de Matrimonios*, à la fin du XVIII^e siècle, changèrent l'ordre des décisions prénuptiales – les accords conclus avant le mariage –, faisant passer leur contrôle de l'Église à la Couronne. Cette nouvelle législation semblait désigner de manière spécifique la population d'origine africaine comme étant la principale source de désordre social. La loi, prétendant contrôler les unions « inégales », légiférait l'intervention du pouvoir civil dans les questions familiales et la participation des familles des futurs époux aux décisions matrimoniales. Les

11 *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos* (1965), México, FCE, p. 797. «El mayor número de los habitantes de este reino se compone de indios reducidos avecinados en pueblos, con reconocimiento en lo eclesiástico y real a los curas y alcaldes mayores; de negros, mulatos, mestizos y otras castas, dispersos en ciudades, pueblos y haciendas, y el menor número de los que dicen españoles, nombre genérico y común a los que vienen de la Europa y a los que nacieron y descienden de ellos en estos países, a quien por denominación llaman criollos».

12 Francisco Antonio Lorenzana (1770), *Historia de la Nueva España* (facs), México, Imprenta del Hegal. «Dos mundos ha puesto Dios en las manos de nuestro católico monarca, y el nuevo no se parece al viejo, ni en el clima, ni en las costumbres, ni en los naturales; tienen otro cuerpo de leyes, otro consejo para gobernar, más siempre con el fin de asemejarlos: en la España vieja sólo se reconoce una casta de hombres, en la nueva muchas y diferentes».

parents pouvaient, par exemple, empêcher le mariage de leurs enfants en arguant de l'« inégalité raciale » entre les deux parties du couple. Patricia Seed précise que la loi ne définissait « l'inégalité raciale » qu'en rapport à une possible ascendance africaine et non pas indienne¹³. Plus généralement, sous le gouvernement des Bourbons, les autorités ont cherché à contrôler certaines « coutumes et traditions », surtout celles liées aux danses, fêtes et autres divertissements habituels. Comme l'a bien montré Juan Pedro Viqueira (1987), les idées des *Lumières*, en établissant la primauté du « scientifique », ont dévalorisé les traditions et les coutumes locales et régionales. Elles ont même contribué à délégitimer des pratiques que la société de Nouvelle Espagne avait développées de manière relativement autonome de la métropole jusqu'à l'instauration des réformes Bourbonniennes. Ainsi les *Lumières* qui, sous certains aspects, ont ouvert de nouveaux horizons à la pensée, la science et l'économie, ont-elles aussi été utilisées pour contrôler la société de la Nouvelle Espagne et diffuser des valeurs morales et sociales conformes à ses préceptes : rôle de la femme, normes des mariages, etc. (Viqueira, 1987).

C'est dans ce contexte que plusieurs penseurs ont commencé à écrire l'histoire du Mexique, afin d'affirmer une identité « de Nouvelle Espagne », propre et différente de l'espagnole, et en même temps de faire valoir les droits des créoles. Dans leurs textes, des auteurs comme le père jésuite Francisco Javier Clavijero, auteur de la première histoire du Mexique, ont valorisé les cultures préhispaniques et la présence indigène comme une composante importante de l'histoire et du présent de la patrie mexicaine. Ils ont cependant ignoré et dédaigné la présence africaine, comme l'exprime bien cette description :

« Homme pestilent, dont la peau est noire comme l'encre, la tête et la face couverte de laine noire au lieu de poils... De ceux-ci on pourrait dire avec raison qu'ils ont le sang abîmé et la constitution désordonnée » (Clavijero, 1975 : 505-512)¹⁴.

Plusieurs années plus tard, José Antonio Alzate, personnalité scientifique de la Nouvelle Espagne du milieu du XVIII^e siècle, prêtre, historien, journaliste et membre de l'Académie des Sciences en France et en Espagne, approuvait les idées de Clavijero et insistait pour favoriser seulement le mélange entre Espagnols et Indiens, afin de faire du Mexique « une seule nation blanche, robuste et bien organisée » (Moreno de los Arcos, 1972 : 368)¹⁵.

Les principaux éléments de cette nouvelle conception de la nation et de la race sont apparus, dans une large mesure, avec la diffusion des thèses des *Lumières* qui répondaient au besoin de légitimer l'essor de la traite des Africains vers d'autres régions d'Amérique, et le développement d'un esclavagisme moderne sans précédent dans l'histoire. Bien que les Africains ne représentassent déjà plus un risque sérieux d'instabilité sociale

13 Pour plus d'éléments sur les pratiques matrimoniales, voir Seed (1985 : 100) et Velázquez (2006 : 300-307).

14 «Hombre pestilente, cuya piel es negra como la tinta, la cabeza y la cara cubierta de lana negra en lugar de pelo (...) de éstos si podría decirse con razón que tienen la sangre dañada y desordenada la constitución».

15 «vería una sola nación blanca, robusta y bien organizada».

pour les autorités coloniales au Mexique et que le métissage fût déjà partie de la nouvelle société, ces conceptions racialisantes servirent à justifier la naissance d'une « nouvelle patrie » qui, dans le sillage d'auteurs comme Clavijero et Alzate, se pensait comme constituée seulement par des Espagnols et des indigènes. Ces idées furent développées et réaffirmées tout au long du XIX^e siècle, avec le nouveau projet de Nation promu par les intellectuels et les fonctionnaires.

Plusieurs textes du XIX^e siècle rendent compte des idées relatives aux caractéristiques des groupes humains expliquées par des considérations « scientifiques ». Un texte de 1879 est particulièrement intéressant à cet égard, en ce qu'il témoigne très clairement d'une appréciation, répandue à l'époque, du métissage, de la construction de la nation et de ce qui était considéré comme le « progrès ».

Dans une lettre de mai 1879, Francisco Pimentel (1904), intellectuel reconnu, membre de plusieurs sociétés scientifiques et littéraires du Mexique, d'Europe et des États-Unis, répond à une demande du ministre des Relations Extérieures qui sollicite son avis sur la possible introduction de « noirs » des États-Unis au Mexique pour la colonisation de terres chaudes. Dans cette courte missive, Pimentel (1904 : 510) fait valoir ses arguments à l'encontre d'un tel projet. Une de ses principales motivations se fonde sur le fait que « la race noire » n'est pas la seule apte à peupler les terres arides et que, de plus, à supposer qu'il en fût ainsi, les « noirs » devraient travailler en tant qu'esclaves puisqu'étant incapables de travailler autrement¹⁶ :

« La race noire, pour travailler convenablement a besoin d'être poussée par la force, c'est un fait que je démontre en m'appuyant sur les observations d'anthropologues avisés, et sur ce qu'il est advenu dans divers pays où l'on a donné la liberté aux noirs. L'éminent Linné, en marquant les traits caractéristiques des races humaines, a dit en parlant du noir : "L'Africain est astucieux, négligent, lent". Dans le traité d'anthropologie, et même dans l'excellente "Historia Natural" publiée par D. Eduardo Chao, on lit ces mots : "Les habitudes du noir dénotent la paresse innée de son caractère". Sagot, dans sa magnifique "Estudio sobre el origen y la naturaleza de las razas humanas" (Étude sur l'origine et la nature des races humaines) soutient qu'un des traits caractéristiques du noir est le manque de courage pour mener à bien tout travail ou entreprise »¹⁷.

On voit donc que Pimentel s'appuie sur les travaux d'anthropologues européens et d'intellectuels comme Linné, Sagot et Chao, pour « prouver » les caractéristiques « inférieures » et « problématiques » des Africains et de leurs descendants. Animé par ces idées,

16 «de otro modo no trabajan los negros», *Ibid.*, p. 510.

17 «Que la raza negra para trabajar convenientemente necesita ser impulsada por la fuerza, es un hecho que paso a demostrar apoyándome en la observación de antropologistas juiciosos, y en lo que ha ocurrido en diversos países donde se ha dado la libertad a los negros. El eminente Lineo al trazar los rasgos característicos de las razas humanas, dijo hablando del negro: "El africano es astuto, negligente, lento". En el tratado de antropología, incluso en la excelente "Historia natural" publicado por D. Eduardo Chao, se leen estas palabras. "Los hábitos del negro declaran la flojedad innata de su carácter". Sagot, en su precioso "Estudio sobre el origen y la naturaleza de las razas humanas" sostiene que uno de los rasgos característicos del negro es la falta de aliento propio para llevar adelante cualquier trabajo o empresa».

Pimentel argue de la « nécessité » de réduire les noirs en esclavage afin d'obtenir d'eux qu'ils travaillent, alors même que, dit-il, l'esclavage n'est pas recommandable et qu'il est interdit au Mexique. La contradiction entre le discours racialisé et la morale politique est irrésoluble. Faute de pouvoir les mettre en esclavage, interdit par la Loi, il faut restreindre l'entrée des noirs dans le pays.

Les positions de Pimentel n'étaient pas radicalement neuves et, avant elles, des arguments théologiques et moraux avaient été mobilisés pour justifier le mépris et la discrimination à l'égard des peuples jugés inférieurs. Le passage biblique bien connu de la malédiction de Cham, très populaire au XVII^e siècle, justifiait la mise en esclavage des noirs par la « sanction » infligée à Cham et à ses descendants pour avoir observé la nudité de son père Noé, alors qu'il dormait ivre mort dans sa tente. Cette malédiction consistait précisément à avoir et transmettre une couleur de peau noire et à être destiné à devenir esclave de ses frères, Sem et Japhet, et de leurs descendants. Un autre argument pour justifier l'esclavage des Africains, exposé par des théologiens chrétiens du XVI^e siècle, se rapportait à leur statut de musulmans, donc d'hérétiques (Brion Davis, 2006 : 68-70). Ce qui est nouveau dans l'argumentaire développé par Pimentel, c'est le passage d'un raisonnement de type théologique à un autre dans lequel la distinction entre les êtres humains est fondée en nature. La pensée à prétention scientifique, développée à partir de la seconde moitié du XVIII^e et surtout au XIX^e siècle, renouvelle donc radicalement l'arsenal argumentaire et fournit aux idéologues et politiciens mexicains comme Pimentel, un appui de poids, leur permettant de se réclamer « des idées européennes » et, par là, de les présenter comme des vérités absolues.

Pour démontrer que les « noirs » ne sont pas aptes à travailler autrement que dans la soumission esclavagiste, Pimentel (1904) donne plusieurs exemples de situations, à Saint-Domingue, aux Antilles et même aux États-Unis, où la présence de « noirs » libres a nui au progrès de ces sociétés. Il résume la situation en citant Tocqueville, bien que ses conclusions soient radicalement différentes de celles de l'auteur de *De la démocratie en Amérique* :

« On vérifie ainsi ce que Tocqueville prévoyait dans son œuvre "Démocratie de l'Amérique du Nord", quand il a dit : "Le plus redoutable de tous les maux qui menacent l'avenir des États-Unis naît de la présence des noirs sur leur sol" »¹⁸.

Outre les caractéristiques « inférieures » des Africains et afrodescendants, réunis et homogénéisés dans la catégorie de « noirs », Francisco Pimentel (1904) fait allusion dans sa réponse au ministre des Relations Extérieures à la problématique du métissage au Mexique, en soulignant les problèmes nés des échanges et en revenant une fois encore sur les vertus et les insuffisances « naturelles » des races :

« Puisqu'il n'est pas aisé de consacrer (maintenir) la race noire au travail des champs, dans l'état de liberté, il résulterait que les noirs qui viendraient au Mexique se disperseraient aussitôt sur notre territoire, probablement comme des vagabonds

18 « Verificándose lo que previó Tocqueville en su citada obra de la "Democracia de la América del Norte", cuando dijo: «El más temible mal que amaga el porvenir de los Estados Unidos nace de la presencia de los negros en su territorio».

et parfois comme des malfaiteurs, en contribuant, c'est certain, à augmenter un des maux dont souffre notre pays, qui est l'aspect hétérogène de la population, mal que l'on tient partout pour un des plus graves, selon l'avis des "publicistes" (éditeurs, hommes publics) »¹⁹.

Pimentel signale ainsi comme « un des principaux problèmes » qui affecte les gouvernements du XIXe siècle ce que l'on pourrait appeler anachroniquement une « diversité culturelle » venant miner le projet national pensé comme un processus d'homogénéisation qui dilue et occulte les caractéristiques des différents groupes constitutifs d'un pays :

« Effectivement, un ensemble hétérogène d'individus ne peut ni même aspirer au rang de nation proprement dite, parce que la nation est une réunion d'hommes qui professent des opinions partagées, qui sont dominés par une même idée et qui tendent vers un même objectif. Au Mexique il n'y a pas d'analogie entre les blancs et les Indiens ; mais il y en aurait encore moins entre eux et les noirs. Pour prouver ceci il n'y a pas besoin de remonter aux Pères de l'Église qui voient les noirs comme une race dégradée, descendant du Cham maudit, ni aux successeurs de Darwin qui considèrent le noir comme une transition du pithécantrophe à l'homme ; il suffira de constater le fait que tout est différent entre le blanc et le noir : l'aspect physique, le caractère, la langue, les coutumes, l'état de civilisation... »²⁰.

On voit bien que la différence, « l'autre », ce qui est distinct, apparaît comme un problème pour l'union et le progrès de la Nation, qui supposent cohésion et homogénéité. Ces craintes s'expriment de manière récurrente, plus souvent au XIXe siècle que dans la période de la vice-royauté. Elles se conjuguent avec une méfiance envers les indigènes et une appréhension de ceux-ci comme un problème pour le développement national :

« Au Mexique nous avons déjà deux peuples différents sur un même sol, et ce qui est pire, deux peuples jusqu'à un certain point ennemis, parce que les Indiens voient les blancs avec froncement de sourcils et méfiance... Or, les immigrants noirs, seraient-ils du côté des Indiens ou des Blancs ? » (Pimentel, 1904 : 511)²¹.

19 «No siendo fácil dedicar al trabajo de los campos la raza negra, en el estado de libertad, resultaría que los negros que viniesen a México se diseminarian pronto en nuestro territorio, probablemente como vagos y acaso como malhechores, contribuyendo, sin duda, a aumentar uno de los males que aqueja a nuestro país, que es lo heterogéneo de la población, mal que en todas partes se ha tenido por uno de los más graves, según la opinión de los publicistas».

20 «Efectivamente, un agregado heterogéneo de individuos no puede ni aun aspirar al rango de nación propiamente dicha, porque nación es una reunión de hombres que profesan opiniones comunes, que están dominados por una misma idea y que tienden a un mismo fin. En México no hay analogía entre los blancos y los indios; pero mucho menos la habría entre aquellos y los negros. Para probar esto no hay necesidad de ocurrir a los Padres de la Iglesia que suponen a los negros una raza degradada, como descendiente del maldito Cam, ni a los sucesores de Darwin que reputan al negro como una transición del pitecántropos al hombre; bastará fijarse en el hecho de que todo es diferente entre el blanco y el negro: el aspecto físico, el carácter, el idioma, las costumbres, el estado de civilización».

21 «En México tenemos ya dos pueblos diferentes en un mismo terreno y lo que es peor, dos pueblos hasta cierto punto enemigos, pues los indios ven a los blancos con ceño y desconfianza (...). Ahora bien, ¿los negros inmigrantes se pondrían de parte de los indios o de los blancos?».

Les commentaires de cet intellectuel illustrent de façon flagrante la négation de la présence et de la participation africaine à l'histoire du Mexique, caractéristique de cette période. On y retrouve l'inquiétude et les préjugés relatifs aux échanges entre groupes et au métissage, perçus comme compliqués et nuisibles pour la société dans la mesure où une possible alliance avec un groupe aux « *caractéristiques inférieures* » est en soi une menace pour la construction de la nation.

Le texte de Pimentel s'achève sur une condamnation des noirs et des Indiens comme étant des races aux « défauts analogues » et en suggérant au gouvernement de promouvoir l'immigration de « meilleurs » groupes :

« La race noire dégradée viendra-t-elle corriger les Indiens ? Ou ne vaudrait-il pas mieux que notre Gouvernement protège la colonisation du Belge mesuré, de l'Anglais industriel, de l'Allemand entreprenant ? » (Pimentel, 1904 : 512)²².

L'idée de race fondée en nature a connu une carrière qui en a fait un des facteurs explicatifs de l'histoire humaine les plus largement admis de la fin du XVIIIe siècle jusqu'au milieu du XXe siècle dans l'ensemble du monde occidental, et au-delà. Son influence se fait toujours ressentir aujourd'hui. Le Mexique n'a pas été une exception. D'où l'importance de comprendre le passé et la construction des idées et des concepts utilisés pour justifier et légaliser l'exploitation et la soumission de certains peuples par d'autres.

CONCLUSION

Les distinctions sociales en Nouvelle Espagne dépendaient de plusieurs facteurs : position économique, reconnaissance sociale, situation familiale, genre, occupation, caractéristiques physiques, origine culturelle et prestige. Les termes de « caste » ou « race » n'ont pas eu les mêmes significations et conséquences tout au long de l'histoire. Il est vrai que la couleur de la peau et les caractéristiques physiques avaient de l'importance dans la société coloniale, mais ces aspects n'entravaient pas totalement la mobilité socio-économique des Africains et de leurs descendants. Les caractéristiques phénotypiques ou le stigmate de l'esclavage n'ont pas empêché non plus que des hommes et des femmes d'origine africaine soient reconnus par leurs contemporains, et notamment qu'ils puissent défendre leurs droits à travers les institutions juridiques.

À partir du milieu du XVIIIe, un nouvel ordre social et ethnique s'est imposé, promu par les réformes bourbonniennes et la volonté de la Couronne d'Espagne de reprendre le contrôle politique et économique de ses colonies. Diverses mesures économiques et sociales ont été instaurées, qui cherchaient à établir un ordre « racial » fondé sur une pensée « scientifique » pour l'époque, c'est-à-dire les théories de la taxonomie et la classification construites pour expliquer « l'ordre naturel et social ». Ces aspirations étaient largement partagées en Occident. Comme l'affirme Verena Stolcke (1992 : 17),

22 «Pues bien, ¿será la degradada raza negra la que venga a corregir a los indios, o será mejor que nuestro Gobierno proteja la colonización del morigerado belga, del industrioso inglés, del emprendedor alemán?».

depuis le XVIII^e siècle les classifications raciales élaborées par les sociétés occidentales ont amalgamé génotype, phénotype et « niveau socio-culturel » – chacun de ces termes étant en soi un problème – et ont cherché à les appliquer non seulement aux lointains « sauvages », mais aussi aux classes inférieures de leurs propres pays.

Au Mexique, le « nouveau mythe du métissage », conçu comme le mélange de deux groupes homogènes, respectivement « indiens » et « espagnols », s'est construit dans ce contexte. Amorcé vers le milieu du XVIII^e et consolidé au cours des XIX^e et XX^e siècles, il occulte la diversité, la pluralité. Malgré ses fondements empiriques indéniabiles – notamment des échanges sociaux, culturels et matrimoniaux intenses –, l'idéologie du métissage a surtout servi à nier la contribution de groupes autres que le binôme « blanc (Espagnol)/Indiens », dont les afrodescendants, ainsi que les préjugés et les discriminations qu'ils subissent pourtant quotidiennement. Il en résulte qu'encore aujourd'hui, la majorité des Mexicains ignorent la contribution africaine à l'histoire et au présent de notre pays, considèrent que les afrodescendants du Mexique sont étrangers (de Cuba ou des États-Unis) et pensent que « les noirs » ne sont pas au Mexique mais toujours « ailleurs ».

.....

Références bibliographiques

- AGN Bienes Nacionales, vol. 783, exp. I, s/f.
 AGN Gabriel López Ahedo, not. 336, vol. 2225, ff. 86-87.
 BANTON Michael (1987) *Racial Theories*, London, Cambridge University Press, 253 p.
 CARROLL Pat (2008) Afro-Mexicanos y el debate sobre la significación social de raza y clase al fin de la época colonial en Nueva España, *Congreso Internacional: Diáspora, nación y diferencia. Poblaciones de origen africano en México y Centroamérica*, 2008, México, INAH, CEMCA, IRD, UNAM, 25 p.
 CLAVIJERO Francisco Javier (1975) *Historia antigua de México*, México, Porrúa.
 DAVIS David Brion (2006) *Inhuman Bondage. The Rise and Fall of Slavery in the New World*, England, Oxford University Press, 440 p.
Diccionario de Autoridades (1737) Real Academia Española, facsimilar.
Diccionarios de Cobarrubias (1610) Tesoro de la Lengua Castellana o Española, Madrid, Ediciones Turner (facsimilar).
 GONZALBO Pilar (2000) *Familia y orden colonial en la Nueva España*, México, El Colegio de México, 408 p.
 TORRE Villar Ernesto de la (1965) *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, México, FCE, 797 p.
 LORENZANA Francisco Antonio (1770) *Historia de la Nueva España* (facsimilar), México, Imprenta del Hogal, 4v.
 MCCAA Robert (1993) Calidad, clase y matrimonio en el México colonial: el caso de Parral, 1788-1790, in Pilar Gonzalbo Comp., Instituto Mora/UAM, *Historia de la familia*, México, 263 p.
 MORENO de los Arcos Roberto (1972) Las notas de Álzate a la Historia Antigua de Clavijero, in *Estudios de Cultura Náhuatl*, México, vol. X, 368 p.
 MORENO de los Arcos Roberto (1989) La Ilustración mexicana, in María Concepción García Saiz, *Las castas mexicanas. Un género pictórico americano*, Italia, Olivetti, 253 p.
 MORNER Magnus (1969) *La mezcla de razas en la historia de América Latina*, Buenos Aires, Paidós, 163 p.
 PIMENTEL Francisco (1904) *Obras completas*, México, Tipografía Económica, tomo V.

- RESTALL Matthew (2005) Conquistadores negros: africanos armados en la temprana Hispanoamérica, in Juan Manuel de la Serna Coord., *Pautas de convivencia étnica en la América Latina*, México, CCYDEL-UNAM, Gobierno del Estado de Guanajuato, pp. 19-73.
- SEED Patricia (1985) Memoria de la herencia étnica: la élite criolla del siglo XVIII mexicano, in *La memoria y el olvido. Segundo Simposio de Historia de las Mentalidades*, México, INAH, 100 p.
- STOLCKE Verena (1992) *Racismo y sexualidad en la Cuba colonial*, Buenos Aires, FCE, 17 p.
- VELÁZQUEZ María Elisa (1998) *Juan Correa, mulato libre, maestro de pintor*, México, CONACULTA, 40 p.
- VELÁZQUEZ María Elisa (2006) *Mujeres de origen africano en la capital novohispana, siglos XVII y XVIII*, México, INAH, PUEG-UNAM (Serie Africanías 2), 444 p.
- VIQUEIRA Juan Pedro (1987) *¿Relajados o reprimidos? Diversiones públicas y vida social en la ciudad de México durante el Siglo de las Luces*, México, FCE, 302 p.

Racisme, métissage et population d'origine africaine au Mexique : une perspective historique

María Elisa Velázquez

Cet article explore les mécanismes de la construction du racisme au Mexique dans une perspective historique. Il insiste sur l'importance de comprendre la période coloniale comme une période de grande mobilité et d'échange social, économique et culturel intense, en prenant en considération les contributions des Africains et de leurs descendants. Il analyse les processus sociaux qui ont permis le « métissage » entre indigènes, Espagnols et Africains, et il explique comment les idées du XVIII^e siècle, qui ont servi à justifier le commerce esclavagiste, ont influencé le discours « raciste » qui se développe au Mexique au cours du XIX^e siècle.

Racism, "Racial" Mixing and People of African Descent in Mexico: a Historical Perspective

María Elisa Velázquez

This article explores the characteristics of the construction of racism in Mexico from a historical perspective. It demonstrates the importance of understanding colonial Mexico as a society with possibilities for social, economic and cultural mobility and exchange, while taking into account the contribution of Africans and Afrodescendants. This paper also analyses the social process that allows "mestizaje" (miscegenation) between Indigenous populations, Spanish and Africans. Finally, it explores how the "pseudoscientific" ideas of the Enlightening during the 18th century help to justify the enormous slave trade of Africans and shape the "racist" discourse that was developed in Mexico mostly during the 19th century.

Racismo, mestizaje y población de origen africano en México: una perspectiva histórica

María Elisa Velázquez

Este artículo explora las características de la construcción del racismo en México desde una perspectiva histórica. Reflexiona sobre la importancia de entender al México colonial como un periodo de movilidad e intercambio social, económico y cultural, tomando en consideración las contribuciones de los africanos y afrodescendientes. Analiza los procesos sociales que permitieron el «mestizaje» entre indígenas, españoles y africanos, y explica cómo las ideas del siglo XVIII, que sirvieron para justificar el enorme comercio de africanos esclavizados, influyeron en el discurso «racista» que se desarrolló en México, sobre todo, a lo largo del siglo XIX.